taté; mais il s'agit de relever le constat en usant des pouvoirs du récit, et donc de le hausser en quelque sorte jusqu'au diagnostic. L'ironie viennoise n'est jamais détachable de la diagnosis, c'est-à-dire du discernement. Reprenez, encore une fois, le soliloque d'Else (selon Schnitzler) ou le légendaire de Tarabas (selon Roth); voyez comment le récit prend peu à peu la forme d'un diagnostic, à coups de subversions légères qui non seulement troublent la lisibilité du récit «réaliste», mais qui décalent aussi les conduites et les pensées, les faits et les réflexions. L'ironie, de valeur diagnostique, n'est pas produite pour annuler la fiction, mais pour la désenchanter par instants. L'ironie viennoise a ceci de strictement romanesque, et que Freud a repris d'un point de vue clinique à la surprise de quelques-uns: c'est un désenchantement.

DOCUMENTS POUR UNE HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE

MIREILLE CIFALI

# Charles Bally et les psychanalystes

Dans le courant du mois de novembre 1985, mon regard repéra à la devanture d'une librairie genevoise le titre d'un livre: Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée.¹ Son auteur, Michel Schneider, m'était connu. J'ai feuilleté l'ouvrage, consulté la table des matières et, ce jour-là, je l'ai reposé sur la pile. J'avais certes deviné son importance; cependant, pour l'exposé que je préparais à propos de «Bally et les psychanalystes» dans le cadre d'un Congrès sur l'Histoire des théories de l'énonciation² qui allait se tenir en décembre à Paris, le temps me manquait. Peut-être valait-il mieux ne rien en savoir

savoir.

A la fin de mon exposé de Paris, une interpellation me fut adressée: «Bally oublié! La catégorie de l'oubli a-t-elle véritablement un sens en histoire? Votre souci de savoir pourquoi certains de ses contemporains et successeurs l'ont effacé comme référence, relève d'une sentimentalité déplacée. Cela ne tient pas, lorsqu'on travaille à une histoire des sciences. L'oubli est inéluctable». J'avais très certainement fait du pathos avec mon souci de comprendre comment Bally avait pu disparaître de la mémoire de bien des linguistes. Pourtant, le problème abordé n'était pas dénué de sens, tout au contraire. Peut-être même était-il justement au centre de la construction d'une science et de son histoire. Grâce à lui, en effet, n'avais-je pas renoué avec la question de l'origine et de l'originaire, avec le mythe d'un premier et la prégnance occulte d'une dette oubliée?

Cela méritait d'être retravaillé. J'ai alors lu le livre de Michel Schneider. Les propos qui suivent sont la reprise de mon exposé parisien avec le soutien de cette lecture et la réponse après-coup que j'apporte à l'interpellation incisive.

## Une nécessité historique

Au départ de ma réflexion, une question: «Charles Bally a-t-il, d'une manière ou d'une autre, côtoyé des psychanalystes, que ce soit en rapport direct avec l'élaboration de ses principaux ouvrages ou plus simplement dans sa vie sociale?».

Seule une connaissance de ce qui se passe à Genève du vivant de Bally confère à cette question une certaine pertinence. Rappelons quelques éléments de la «Genève psychanalytique» du début du vingtième siècle: Théodore Flournoy y publie en 1900 son célèbre ouvrage Des Indes à la Planète Mars3, auquel participe Ferdinand de Saussure, promu pour l'occasion spécialiste du sanscrit médiumnique d'Hélène Smith; et dès 1913, il inaugure un cours universitaire de psychanalyse. N'oublions pas non plus la création des Archives de psychologie en 1901, organe investi par Jung et par Freud: fer de lance pour la diffusion de la psychanalyse en France, cette revue accueille très tôt les compte-rendus des ouvrages freudiens et des articles psychanalytiques originaux parmi les premiers écrits en français. D'autre part, depuis la fondation de l'Institut Jean-Jacques Rousseau en 1912 (dont Bally est occasionnellement un des professeurs), des cours réservés à la psychanalyse sont introduits. Même les manifestations culturelles y attestent une présence psychanalytique: ainsi ce roman polémique, paru en 1919 déjà, qui prend pour cible les milieux psychanalytiques de la ville de Calvin, et une pièce de théâtre de Lenormand jouée en avant-première sur les planches du théâtre Pitoëff en 1922, qui met en scène «les conflits psychiques» selon la psychanalyse4.

Genève est indéniablement en Suisse, avec Zurich, un des premiers lieux où des médecins, des psychologues, des pédagogues et des théologiens s'intéressent à «la chose inconsciente». Certes, les premiers Genevois ne font pas à proprement parler d'analyse en allant par exemple à Vienne; il faut attendre la seconde génération – Henri fils de Théodore Flournoy, Raymond fils de Fer-

dinand de Saussure et Charles Odier – pour voir s'inaugurer dans les années 1920 une véritable filiation psychanalytique. Alors, dans l'atmosphère de cette ville, Bally pouvait-il échapper à la fréquentation de son intelligentia, rester sourd aux rumeurs et scandales s'étalant dans la presse? Même si elle s'avérait négative, la réponse à cette question était tout de même susceptible d'avoir une influence sur l'interprétation de son œuvre: telle était ma conviction initiale.

Que l'on ne se méprenne pas, ma curiosité n'était pas seulement rationnelle: la perspective que la psychanalyse ait rencontré à Genève, au début du siècle, la linguistique dans la personne de Charles Bally, suscitait en moi un rien de bonne humeur; n'étais-je pas sur le point de reconstruire une scène supposée: une première fois dans la ville de Calvin..., alors que c'est à Jacques Lacan qu'il revenait jusqu'à présent d'être le premier à articuler les découvertes de la linguistique à celle de la psychanalyse? Mais a-t-on à se méfier de ces surdéterminations imaginaires au départ d'une recherche, à éviter ces projections sur le passé des bénéfices théoriques actuels? Ou bien cela fait-il partie intégrante d'une démarche historique?

## Les résultats d'une enquête

Repérer les références, répertorier le système de citation et consulter les bibliographies d'un auteur sont encore les moyens les plus commodes d'y déceler les traces d'une influence spécifique: dans l'idéal scientifique, les emprunts ne doivent-ils pas être implicitement affectés à qui de droit?

A parcourir ainsi l'œuvre de Bally, une constatation s'impose: cet auteur n'a que peu l'habitude de citer; ses notes sont par ailleurs très éparses. Ce sont ses premiers ouvrages qui importent ici: d'abord son *Précis de stylistique* de 1905 et puis son *Traité de stylistique française* en 1909. Bally y signale ses dettes et dédicace l'un à Bernard Bouvier et l'autre à Ferdinand de Saussure, deux savants dont il n'évoque toutefois plus le nom dans le corps du texte; à la fin de son ouvrage de 1905, il a surtout conscience de faire œuvre de pionnier puisqu'il s'excuse de «l'imperfection de son travail» en invoquant un manque de «modèle»<sup>5</sup>, et dans son *Traité* de 1909, s'il insère une bibliographie, ses références sont uniquement linguistiques. Ensui-

te, par exemple dans le recueil d'articles qu'il publie en 1926 sous l'intitulé Le langage et la vie<sup>6</sup>, l'auto-citation l'emporte manifestement dans ses notes, Bally se considérant peut-être comme le seul capable de soutenir Bal-

Je ne saurais ici prétendre à l'exhaustivité, mais je n'ai trouvé cité aucun nom de psychanalyste. La seule mention explicite à la psychanalyse figure dans un article de 1940, L'arbitraire du signe, paru dans la Revue Le Français moderne, où Bally prend la défense de Ferdinand de Saussure contre les attaques de Pichon et de Benveniste<sup>7</sup>. La référence est tardive - Bally meurt en 1947 -, et l'unique déduction qui soit autorisée revient à affirmer que la

psychanalyse ne lui est donc pas inconnue.

C'est ailleurs qu'il fallait chercher, par exemple dans les papiers déposés à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève et répertoriés comme «Fonds Bally». Certains éléments intéressants y apparurent en effet. Un premier date de 1916. Il s'agit d'une lettre que Raymond de Saussure envoie à Bally à l'occasion de la sortie du Cours de linguistique générale8 de son père dont Bally et Sechehaye ont permis la publication. Dans cette lettre, Raymond associe cet ouvrage à celui de Freud, Psychopathologie de la vie quotidienne, et il évoque son interprétation des

lapsus<sup>9</sup>.

Plus tard, en 1927, Bally note dans son Journal que le 18 août, il dîne à Lausanne avec Sechehaye chez une dame Ro. Il parle d'un certain Louis, et de «la publication du livre de R(aymond de Saussure) et de la psychanalyse»; il ajoute: «Psychanalyse; malade envoyé par Flournoy. Théorie des transferts. Application à Vienne par Aichhorn»<sup>10</sup>. Le 4 novembre de la même année, il rencontre, toujours chez la même dame, non seulement Charles Odier et Mme et M. Henri Flournoy, mais également Pichon. Il écrit à son sujet: «Médecin d'enfants, psychanalyste, gendre de Janet, venu à Lausanne pour Congrès de médecine infantile. S'intéresse à la linguistique. Thé chez Mme X. Recherche sur la grammaire française avec son oncle, Mr Damourette. Connaît l'héraldique (entretien avec Flournoy). Remarques sur les mots locaux genevois, bourguignons (Je me rappelle avoir lu un article de P. envoyé par R. de S.)»<sup>11</sup>.

Une nouvelle certitude: Bally connaît personnellement les psychanalystes Flournoy et Odier. D'ailleurs, ce dernier le consulte, toujours en 1927, pour une question de traduction de concepts psychanalytiques. Ce sont les fameuses séances parisiennes publiées par la Revue française de Psychanalyse, où les ténors français s'empoignent pour harmoniser la traduction. Sont présents à la séance du 29 mai 1927: Pichon, Codet, Hesnard, Saussure, Odier et d'autres encore. A l'ordre du jour: das es, qu'on traduit par «le cela», Pichon optant pour «l'illud». Odier y développe son argumentation: s'appuyant, dit-il, sur le «linguiste romand M. Bally », il recommande de recourir à un substantif véritable; le grec étant le réservoir naturel des nomenclatures savantes, il propose «Prothymos» ou, à choix, «prothymus» ou «prothyme»<sup>12</sup>.

Voilà les seules indications que je possédais. A partir de là, j'en étais réduite à des suppositions: Bally lit certainement, au moins épisodiquement, Le journal de psychologie de Janet puisqu'il y publie plusieurs articles 13; Les Archives de psychologie de Claparède qui signalent aux lecteurs la parution de ses ouvrages 14 ne lui sont pas non plus inconnues; or, dans les deux revues les références psychanalytiques ne manquent pas. Et puis, nous avons son étonnante confession de 1935 sur sa passion pour la parole intimément liée à une souffrance et à une difficulté personnelle 15: la sensibilité qu'il y développe était-elle seulement à mettre au compte de l'introspection?, etc.

Le résultat n'en était pas moins maigre, avec pour conséquence une seule affirmation possible: Bally est en contact avec certains des psychanalystes genevois, sans que rien ne soit pour autant mis au jour durant la période de la création de sa stylistique (avant 1909), période justement où une influence psychanalytique aurait particulièrement été intéressante à déceler. J'aurais pu continuer à glaner des indices, poursuivre l'enquête et consulter par exemple le répertoire de sa bibliothèque, mais un doute m'avait déjà depuis longtemps saisie: quelle histoire étaisje donc en train de construire? Quel sens pouvait-il y avoir à vouloir affirmer ou nier une influence en ne me reportant qu'aux références manifestes? N'étais-je pas simplement menée par le plaisir de jouer à une sorte de Sherlock Holmes, le plaisir du «fait pour le fait» marqué par la jouissance narcissique de pouvoir dire aux autres chercheurs: «Ah! vous ne saviez pas, mais...», comme si le savoir des faits suffisait à rendre historien, à nous délivrer de la question d'une reconstitution de sens.

Qu'est-ce qui me poussait à vouloir obtenir la preuve d'une rencontre effective entre Bally et la psychanalyse? Je l'ai déjà écrit: ma connaissance de la Genève de 1900 et la perspective de reconstruire une scène supposée première. Ce n'était pas tout. En effet, au fur et à mesure de mes lectures de l'œuvre de Bally, quelque chose avait surgi: une inquiétante familiarité, peut-être même le bizarre sentiment d'être soumise à un mirage. La preuve que je cherchais aurait dû y mettre fin.

## Une inquiétante familiarité

De prime abord, j'avais parcouru l'œuvre de Bally sans lire ce que d'autres auteurs en avaient déjà écrit: une manière un peu magique de procéder qui ne va pas sans perte de temps et désillusions, mais qui préserve le risque d'une différence. Or, j'y fus aux prises avec la répétition d'un sentiment d'étrange familiarité, éprouvant la sensation d'un déjà-entendu. A certains endroits de ma lecture, je m'arrêtais et pensais: «Ainsi Bally avait donc déjà dit cela, qui ressemble tant à ce que j'avais cru comprendre chez Lacan...»; «Comment? Bally avait émis une telle proposition que certains énoncent aujourd'hui comme toute nouvelle!» Que ce soit au niveau du sujet parlant, de la parole et de sa lutte avec la langue, de la grammaire des sentiments, de la position du sujet dans la parole, de l'incompatibilité entre la fonction communicative et expressive de la parole, de la prépondérance de l'étude de la langue maternelle, de la parole des mères adressée à leur enfant, des différents registres de paroles, des mots et du sens qui les excède, de la voix et de ses modulations, et bien d'autres choses encore, je ne cessais pas d'être sur-

Je pourrais scrupuleusement faire l'exercice de mettre côte à côte la proposition de Bally avec celle d'un autre auteur, et prendre le lecteur à témoin. L'aventure est tentante mais de peu de bénéfice: même si le lecteur venait à partager mon illusion, cela ne garantirait en rien que j'aie raison. Je préfère ici nommer celles des conditions du «déjà-entendu» que je parviens à saisir. Une hypothèse s'impose immédiatement: je ne fais que projeter ma connaissance actuelle (celle de Benveniste, de Lacan, de Winnicott etc.) dans ma lecture de Bally. Dans le miroir de ses mots, je reconnais mon propre savoir. L'ob-

jection est vertigineuse, elle touche au leurre de l'historien qui ne sait plus faire la différence entre le passé et le présent, pris qu'il est dans une confusion des mots et du temps. Avec qui renoue-t-il ainsi, sinon avec lui-même, alors que sa tâche est de donner la parole à de l'au-

De plus, en ne retenant que ceux des propos de Bally qui me convenaient, n'avais-je pas contribué à renforcer l'illusion? Manifestement j'avais opéré un tri, et non pas restitué Bally dans son intégralité: par exemple, je n'avais guère retenu les exercices de sa stylistique, allant jusqu'à m'appuyer sur des articles secondaires, voire des textes de vulgarisation 16. Aussi n'était-il pas surprenant que «mon» Bally ne se superpose pas avec celui qui a été «scolarisé» et que rencontrèrent les étudiants de philologie française. Mais avais-je ainsi le droit de ne m'attacher qu'à un versant d'une œuvre? Dans le cadre d'une histoire des idées, n'avons-nous pas l'obligation de viser à l'intégralité ou cela n'a-t-il d'intérêt que si l'on cède à la tentation hagiographique?

Dans ce débat, un élément me rassurait: j'étais loin d'être seule, en lisant Bally, à avoir éprouvé l'inquiétante familiarité d'un déjà entendu. Après avor consulté certains critiques, j'ai pu apprécier leur manière identique d'affirmer une priorité, une ressemblance, ou simplement de constater la présence d'«ébauches théoriques étonnantes»<sup>17</sup>. Si le même mécanisme se retrouvait chez d'autres, je pressentais qu'il s'agirait alors plutôt de poser la question du comment d'une filiation. Mais le sentiment d'avoir été la proie d'un mirage ne s'était pas pour autant dissipé, et l'on comprend aisément que mon enquête visant à déceler une véritable influence psychanalytique sur la pensée de Bally avait comme but de faire la part des choses: la ressemblance des propos de Bally avec ceux tenus par des psychanalystes actuels venait-elle d'une influence effective de la psychanalyse, ou fallait-il en élaborer une autre compréhension?

# La suite de l'enquête

Un élément important allait surgir. Un jour que je discutais de ma recherche avec Mario Cifali, lui laissant entrevoir quelques-unes de mes interrogations restées sans réponse, il me dit être en possession d'un texte de Sabina Spielrein qu'il venait de faire traduire et où précisément elle se référait à Bally. Lors du VIIème Congrès international de psychanalyse qui a lieu à Berlin en 1922, Spielrein présente en effet une conférence qui paraît ensuite dans la Revue Imago de 1923 sous le titre Die Zeit im unterschwelligen Seelenleben\*: elle y étudie comment le temps – le présent, passé et futur – se marque dans la pensée du rêve, le langage enfantin et l'état de certaines langues. Elle est ainsi, à plusieurs reprises, amenée à vouloir convaincre son lecteur que «les résultats de la linguistique sont à maints égards étonnamment semblables à ceux de l'exploration des rêves».

L'originalité de cet article réside en outre dans le fait qu'elle se réfère prioritairement aux Genevois de l'époque: d'abord à Jean Piaget, «chercheur de grande valeur», et «également psychanalyste»; puis à Bally qu'elle qualifie de «célèbre linguiste». Bally et elle semblent avoir discuté longuement: il lui fournit des renseignements sur les langues indo-européennes et partage avec elle sa connaissance du russe et ses suppositions. Spielrein précise cependant qu'elle part seule à l'aventure lorsqu'elle se risque à une explication, Bally l'ayant «expressément mise en garde contre les tentations de ce genre». Toujours est-il qu'à la fin de son article, elle écrit: «Pour conclure, j'aimerais satisfaire à l'agréable devoir d'exprimer au professeur Bally mes remerciements les plus sincères et les plus reconnaissants pour l'intérêt précieux qu'il a témoigné à ce petit travail».

Sabina Spielrein est une psychanalyste russe qui, après un passage à Zurich et à Vienne, est envoyée à Genève, en partie dit-on, pour analyser les Genevois rétifs 18. Propagandiste de la psychanalyse, théoricienne étonnante, elle est sur le sol genevois *au moins* l'analyste de Piaget. L'ardeur de Spielrein est bien connue, et il ne serait presque pas trop osé de supposer qu'en dédommagement de sa sollicitude, elle aurait pu proposer à Bally quelques séances de psychanalyse, gratuites. Mais restons sur la réserve, et ne nous hasardons pas davantage.

Entre linguistique et psychanalyse

Dans la recherche d'une *première fois* à Genève entre linguistique et psychanalyse, j'ai, ailleurs <sup>19</sup>, relevé que Raymond de Saussure n'est pas aussi ignorant qu'on ne le

° Le lecteur peut consulter ce texte en français dans la rubrique «Documents pour une histoire de la psychanalyse» du présent numéro.

prétend des travaux linguistiques de son père. Ceci s'est depuis lors confirmé: dans la Revue Imago de 1923, le fils de Ferdinand livre encore le compte-rendu d'un ouvrage de Meillet, Linguistique historique et Linguistique générale, où très explicitement il signale que «les rapports entre la linguistique et la psychanalyse sont nombreux», qu'il y a encore «trop peu d'études sur le sujet» et qu'il espère que «les rapprochements seront de plus en plus nombreux »<sup>20</sup>. Maintenant, nous découvrons une Sabina Spielrein qui, elle, compte véritablement parmi les pionnières: Yvan Fonagy la désigne comme étant la première à avoir abordé les phénomènes phonématiques du point de vue de la psychanalyse<sup>21</sup>. Son intérêt pour la langue a peutêtre trouvé sa mesure dans cette rencontre genevoise avec Bally. Spielrein ne perd pas cet engouement même après son retour en Russie en 1923, puisque Roman Jakobson aurait publié en 1930 un article d'elle dans un numéro de sa Revue, la Slawische Rundschau<sup>22</sup>.

Quant à Bally, comment sa rencontre avec une psychanalyste fougueuse et persuasive se marque-t-elle? Ses écrits postérieurs à leur échange attestent-ils par exemple une sensibilité particulière à la chose inconsciente? Une constatation peut être ici livrée: alors que Bally n'écrit presque rien entre 1913 et 1920, son temps étant consacré à la reconstruction et à la diffusion de l'œuvre de son Maître et ami Ferdinand de Saussure, sa production personnelle reprend en 1921 avec une attention particulière à la relation langagière de la mère à son enfant, et peutêtre une conception de l'inconscient moins statique qu'elle n'apparaissait auparavant. En revanche, un seul article laisse transparaître une trace de leur conversation: La contrainte sociale dans le langage<sup>23</sup> de 1927, qui reprend le contenu linguistique de l'article de Spielrein sans qu'elle soit pour autant citée.

Il faut néanmoins se rendre à l'évidence, leur rencontre est advenue bien des années après l'élaboration du *Précis* et du *Traité de Stylistique*, et n'est donc pas à l'origine de l'intérêt de Bally pour «le langage subjectif, affectif ou sentimental». Si la ressemblance troublante, l'étrange familiarité que j'avais décelées ne relèvent pas d'une illusion, alors une autre compréhension doit être établie. Que sait on déjà? Bally mentionne explicitement que sa «hantise de la parole, fonction de la vie» a une origine toute personnelle; il répète que son intérêt pour les élé-

ments «affectifs» de la parole a longuement mûri dans ses cours au Séminaire de français moderne. Il écrit également son attachement au philosophe français Henri Bergson<sup>24</sup>. Dans cet ordre de choses, il convient encore d'évoquer une filiation silencieuse mentionnée par Georges Redard<sup>25</sup>, et reprise par José Medina<sup>26</sup>. Lorsque Bally prépare sa thèse à Berlin entre avril 1886 et août 1889, il a pour maître en philosophie Wilhelm Dilthey (1833-1911). Or, Dilthey est actuellement considéré comme le père de l'herméneutique méthodologique moderne, celui qui réfléchit après Schleiermacher à une épistémologie spécifique aux sciences humaines qui ont la vie comme objet, et qui propose d'inclure le sujet dans l'acte de connaissance et non pas de l'effacer, celui qui met au centre de l'enjeu des sciences humaines la compréhension et non l'explication, et qui recourt à l'autobiographie comme mode de connaissance d'autrui. Là encore, quelle est l'exacte influence de Dilthey sur Bally? Impossible de le déterminer plus précisément à ce stade de recherche.

Ûne filiation signifiante se trace toutefois en pointillé: dans le sillage de Dilthey et de Bergson, Bally s'engage dans une théorisation de la parole qui part de la subjectivité pour faire œuvre de science; comme nous allons le voir, les linguistes qui lui succèdent l'oublient en majeure partie, sa stylistique n'accédant à une certaine actualité qu'après que Lacan eût explicitement confronté la psychanalyse à la linguistique. L'étrange familiarité ne viendraitelle pas alors d'un glissement de perspectives? Malgré la différence des lieux et des époques, elle naîtrait d'une

épistémologie n'éludant pas le sujet.

### Reconnaissance de dettes

Pour apprécier la place théorique occupée par Bally, un autre détour était envisageable: repérer chez les linguistes qui d'entre eux le cite, sous quel angle sa démarche est reconnue, et comment elle se répercute dans leur pensée. J'ai convoqué à l'appel les théoriciens de l'énonciation comme Benveniste ou Jakobson; des hommes géographiquement proches comme Piaget; ou encore Edouard Pichon et son oncle Jacques Damourette dont le projet est l'étude de «La grammaire en tant que mode d'exploration de l'inconscient»<sup>27</sup>. Cette recherche, loin d'être achevée, est cependant assez avancée pour permettre de poursuivre la réflexion.

Emile Benveniste cite rarement Bally, à qui il ne réserve que quelques lignes dans son article de 1954 sur les «Tendances récentes en linguistique générale»<sup>28</sup>. Dans «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» où pourtant il affirme que «c'est dans le style plutôt que dans la langue que nous verrions un terme de comparaison avec les propriétés que Freud décèle comme similarité du 'langage onirique'», ou encore que «le procédé de style entre tous, c'est l'ellipse»<sup>29</sup>, le nom de Bally ne figure pas, ni davantage dans «De la subjectivité dans le langage» et «Ce langage qui fait l'histoire», ni non plus dans «L'appareil formel de l'énonciation». Même lorsque Benveniste vient prononcer en 1966 une conférence à Genève devant la Société de Philosophie de langue française<sup>30</sup>, et qu'il soutient que «bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre...», - formule générale à souhait, mais véritable leitmotiv de Bally -, il ne daigne faire aucun clin d'œil au Genevois. Comme l'a démontré avec beaucoup de justesse Mi-

Comme l'a démontré avec beaucoup de justesse Michel Schneider, la ressemblance est forcément mais illusoirement assurée si l'on met bout à bout deux phrases tirées de leur contexte: seul compte en fait le rapport que ces assertions entretiennent avec l'ensemble théorique qui les supporte. Si je partage son affirmation, je ne parviens cependant pas à me détacher du sentiment que Benveniste ne rend pas à Bally ce qui lui revient, alors que manifestement il le connaît personnellement, Bally

l'ayant aidé durant la guerre.

Il en irait de même pour Jakobson, si j'en crois Robert Godel qui, lui aussi, développe une pensée sur le mode du regret. Ecoutons-le: «Dans une étude intitulée *Linguistique et poétique*", écrit-il, Roman Jakobson définit les diverses fonctions du langage, toutes dignes de l'attention des linguistes. Il se réfère à des théoriciens comme Marty et Bühler. Il est dommage qu'il n'ait pas songé au *Traité de stylistique française*, où il aurait trouvé les plus précieuses observations sur les procédés appropriés à la fonction expressive, à la fonction 'conative', à la fonction de contact, à la fonction poétique même»<sup>31</sup>. Or, Jakobson connaît Bally, il participe aux *Mélanges linguistiques*<sup>32</sup> qui lui sont offerts, et entretient avec lui une correspondance, certes peu importante<sup>33</sup>.

Même constatation pour Pichon qui rencontre Bally à Lausanne autour d'une tasse de thé. Les deux hommes polémiquent à propos de l'arbitraire du signe chez Ferdinand de Saussure<sup>34</sup>. Et puis, l'anecdote est amusante: lors du VIIIème Congrès des psychanalystes de langue française de 1933, après la conférence de Jean Piaget sur «La psychanalyse et le développement intellectuel», une discussion s'engage sur la manière de concevoir le symbole chez Freud et chez Piaget. Pichon n'est pas d'accord, et Piaget se sert de Bally pour contrer ses arguments<sup>35</sup>. Mais Pichon semble garder lui aussi le silence.

Qu'est-il donc arrivé à Charles Bally?

Même de son vivant et après sa mort

Durant sa vie, Bally n'est pas un linguiste méconnu, loin de là. Il a certes à assurer à l'université la difficile succession de Ferdinand de Saussure, mais si l'on se reporte aux coupures de journaux de son temps, les articles ne manquent pas qui reconnaissent l'originalité de sa pensée; il compte parmi les personnalités de la cité de Calvin, et comme tel il est fêté, entouré et honoré à plusieurs occasions.

Pourtant, de son vivant déjà, il se confronte à des querelles de priorité. En voici un exemple rapporté par Léopold Gautier dans un article «Un ami parisien de Charles Bally »<sup>36</sup> publié en 1960 à l'occasion de la mort de Joseph Vendryes. Il y relate un incident survenu en 1920 à la parution de deux articles où, dans la Revue universitaire, Ferdinand Brunot traite de la réforme de l'enseignement sans «préciser que ses idées se rencontraient avec celles que Bally avait exposées dix ans plus tôt». A l'époque, Gautier s'en inquiète et écrit à Vendryes pour l'avertir, ce dernier lui répond alors dans une lettre datée du 9 mai 1921 où il lui donne raison, l'informant que les articles de Brunot ont provoqué à Paris des discussions où Meillet n'a pas «manqué de rattacher les idées de Brunot à la doctrine exposée de Bally dans ses livres». «D'autres orateurs, continue-t-il, ont également mis les mérites de Bally pleinement en lumière. La question de priorité est évidemment tranchée en faveur de notre ami, même si, comme je le crois, M. Brunot avait antérieurement aux publications de Bally, l'idée d'une classification des faits de langue d'après le sens plutôt que d'après la forme(...)». Il apparaît à Vendryes que «comme cela arrive souvent dans le développement des sciences, les idées de Bally étaient dans l'air au moment où il les a énoncées; le besoin se faisait sentir de réviser les vieilles doctrines logiques sur lesquelles nous vivons», et il ajoute que cela ne diminue en rien les mérites de Bally: «il conserve la gloire d'avoir écrit un livre qui fait époque et d'avoir engagé les linguistes dans une voie nouvelle. Peu nombreux sont les savants dont on peut dire cela».

Un tel incident se répète t-il dans la carrière de Bally? Je n'en sais rien. Mais dans une lettre que nous possédons, sa femme exprime son amertume longtemps après la mort de son mari. Elle répond en effet au même Gautier qui écrit en 1961 un article sur «Le silence de Saussure »<sup>37</sup>, en lui faisant part de son sentiment que Ferdinand de Saussure a, lui, eu «la chance inouïe de trouver post mortem les plus fidèles serviteurs et sauveteurs. Une chance vraiment inouïe d'avoir pour disciples des auxiliaires aussi dévoués que merveilleusement qualifiés pour ordonner ses papiers, faire valoir ses notes et idées et le rendre célèbre dans le monde entier». Pour son mari, continue t-elle, ce fut aux dépens de ses propres travaux, surtout que sa vue ne cessa de diminuer. Puis elle parle de ce qui s'est passé pour Bally qui «lui, n'a pas eu la 'chance inouïe' de F. de Saussure en ses 'disciples' et en son successeur!». Elle argumente: «Un H. Frei se ferait même plutôt hacher que de prononcer le nom de son maître! Il me salue à peine dans la rue - peut-être est-ce dans la crainte que je lui demande de m'aider! - il peut se rassurer, je n'en ai pas la moindre envie. Autre 'disciple', un R. Godel qui n'a même pas rendu hommage à son Maître lors de sa soutenance de thèse, dont le sujet même aurait pu l'y inciter doublement. Je n'ai pas été seule à en être frappée, on est venu tout exprès vers moi pour s'en étonner! Mais il était bien trop préoccupé de plaire à son nouveau 'Maître' afin d'assurer son succès »38.

Le propos est violent, il vient de celle qui assure seule «la succession scientifique de Bally». Cette lettre nécessite de prendre quelques précautions, elle témoigne de l'humeur d'un jour ou d'une rancœur plus ancienne, mais elle a le mérite de mettre face à face le destin de Bally et celui de Saussure, nous contraignant presque à penser que l'Histoire a tranché: elle reconnaît dans le dernier un découvreur, lui réserve la place d'un père fondateur de la linguistique, alors qu'elle atteste par tant d'oublis accu-

mulés l'échec du premier avec sa stylistique.

Faut-il s'en remettre au jugement apparent de l'Histoire? Selon Michel Schneider, le vol des idées, les emprunts sont presque toujours des preuves d'amour: on ne pille que ceux qu'on aime ou qui nous sont proches. L'oubli des Benveniste et Jakobson, s'il se confirme, est à coup sûr de cet ordre-là: à mettre sur le dos d'une cryptomnésie inconsciente, d'un trop proche pour être reconnu, de ce qui travaille inconsciemment une pensée sans qu'elle le sache. Au fond, l'on pourrait sans peine retourner l'argument et affirmer que l'effacement opéré par ceux qui lui sont théoriquement les plus proches atteste a contrario de sa pertinence. Qu'on découvre aujourd'hui du Bally, même masqué, chez ceux-là même qui sont reconnus par la linguistique serait donc l'expression non de son échec, mais de la réussite de ses idées.

## Au risque d'une interprétation

Cependant la persistance de l'oubli mérite qu'on s'y attarde; elle secrète une certitude: des aspects internes et externes de l'œuvre de Bally participent forcément à son propre effacement. D'abord, l'Histoire fait apparaître faussement Bally comme le second, venant après Ferdinand de Saussure. Or restituons à l'histoire ce qui lui appartient: la stylistique de Bally est déjà élaborée en grande partie avant que Saussure ne professe son fameux cours de linguistique générale. Certes Bally a été un étudiant attentif durant de nombreuses années au point que Saussure lui interdit de venir l'écouter, prétextant qu'il ne lui apprendrait plus rien39, mais ses préoccupations théoriques à lui s'élaborent peu à peu dans le cadre de son enseignement au Séminaire de Français moderne. Il faudrait donc bien davantage imaginer deux hommes qui durant de nombreuses années, côte à côte, sont passionnés par la linguistique et œuvrent dans des directions différentes.

Après la mort de Saussure et surtout au moment où il lui succède à l'université, Bally prend soin de marquer sa place, nommer sa dette envers celui qu'il tient pour un génie, et de cerner ce que sa propre pensée a de «personnel». De son rapport au Maître, il tire de très beaux articles, pleins de sagesse, laissant parfois entrevoir qu'il sait avoir quelque peu «déraillé»<sup>40</sup>. A chaque fois, il est d'une grande probité. Lorsqu'il évoque publiquement de Saussure, il parle en premier lieu du scientifique mais

n'oublie jamais l'homme. Ainsi dans un hommage qu'il lui rend dans la *Semaine littéraire* du 1er mars 1913, Bally développe une écoute semblable à celle qu'il a à l'égard de la parole. Il écrit en effet ceci: «De Saussure est la plus grande figure de savant qu'il m'ait été donné d'approcher, mais il m'a révélé quelque chose de plus grand que l'intelligence. Je l'ai vraiment compris lorsque j'ai senti que la science ne peut remplir la vie, et que la vie déborde la science de toutes parts, jusqu'à l'infini. Aussi nous avons beau faire, sous le savant, nous cherchons avidement l'homme qui vit et qui souffre»<sup>41</sup>.

On ne peut faire le reproche à Bally de n'avoir pas travaillé sa position face à Saussure<sup>42</sup>. Pourtant aucun commentateur n'a évité de penser l'un en le rapportant à l'autre, et c'est ainsi que s'égrènent dans leurs textes les termes de «disciple», «continuateur» ou «homme qui complète la pensée du maître». Après la mort brusque de Saussure, Bally est amené à travailler sept ans pour prolonger l'œuvre de son ami et la faire connaître, laissant en suspens ses propres recherches. Il le fait dans l'intérêt de la Science, et ce travail contribua à la mise à l'écart du sien.

D'autre part, sa tentative de capter l'insaisissable de la parole avec les outils à sa disposition (l'introspection, les associations, la synonymie), et son souci de faire en même temps œuvre de science en projetant de théoriser la singularité du sujet, ne peuvent qu'échouer. Dans ma lecture de Bally, je fus souvent émue par son acharnement inlassable à systématiser les marques du sujet dans la parole. Cela rend les textes de Bally sur la stylistique scolaires et ennuyeux, bien qu'ils poursuivent la parole dans une mouvance qui toujours échappe et se dérobe. Sa stylistique est une science qui a comme objet la fonction expressive de la parole, et doit répondre à la question de savoir comment le «sujet parlant» inscrit la singularité de sa vie dans le code de la langue. Que la science rencontre le vivant et le singulier, telle est la gageure, au début de ce siècle, des Bally, Myers et autres, de Freud aussi.

Bally est conscient de la difficulté, il sait d'où elle vient, et la désigne à plus d'une reprise. Il soutient que son entreprise est vaine, vouée à l'échec, tout en restant persuadé de poser de bonnes questions: la place du sujet dans la parole, l'impact des modulations de sa voix, son choix électif de la syntaxe, ses procédés elliptiques, son

attaque de la grammaire, le surgissement de son désir et de son trouble dans les mots, etc. Il conçoit que sa démarche serait plus commode s'il s'en tenait à la logique plutôt qu'à ce qui la perturbe. «C'est une entreprise gigantesque et au fond illusoire», écrit-il dans une conférence inédite, «que de vouloir rendre par la langue une pensée entièrement personnelle que je peux avoir du temps qui s'écoule, du plaisir furtif, de la mort qui approche. Ce sont ces efforts entrepris sur une matière rebelle qui expliquent les apparentes inconséquences du style »<sup>43</sup>. Dans son très bel article de 1927, il conclut en recourant à une citation de Barrès: «J'essaie de saisir l'insaisissable par ses deux ailes, ne laissât-il entre mes poings déçus qu'un vain nuage de plumes légères. C'est la lutte avec l'Ange, d'où l'on ne peut sortir que vaincu, mais d'une défaite qui a sa couronne »44. Sa défaite est en effet honorable, il s'est attaqué à ce qui aujourd'hui encore, n'est pas résolu: restituer scientifiquement la part du sujet dans la parole.

Il n'est pas exagéré de soutenir que l'œuvre de Bally vient de traverser une période d'oubli au niveau plus général de l'histoire de la science linguistique. Michel de Certeau l'a maintes fois souligné: il importe aussi de se pencher sur ce qu'une époque évince et rejette, ces débris de l'histoire dessinant l'en-marge d'une norme, sans qu'on puisse simplement les associer à des théories fausses. Comment se construisent nos sciences humaines? Idéalement, lorsqu'une découverte scientifique est reconnue par d'autres chercheurs, elle s'inscrit définitivement dans l'histoire de cette science, son destin étant d'avoir à être contestée, dépassée mais non point oubliée. Mais cela se passe parfois un peu différemment: des affirmations sont proférées et reconnues; elles tombent ensuite dans l'oubli puis sont ultérieurement énoncées comme

découvertes, sans souci d'historicité!

L'œuvre de Bally est victime d'une telle amnésie. On s'accorde à dire que sa réduction à quelques lignes dans un dictionnaire est pour l'essentiel consécutive à l'essor de la linguistique post-saussurienne structuraliste qui rejette, surtout dans sa filière américaine, le «mentalisme», c'est-à-dire la psychologie dans l'étude linguistique. Dans ce contexte, Bally représente tout ce qui est à éviter: l'ineffable dans la langue, l'introspection intimiste, le fourre-tout d'une philosophie de la vie et de la sensibilité,

la subjectivité prise en compte dans la recherche. Dès lors, le fait de «tomber dans l'oubli» n'aurait-il pas, en partie au moins, quelque chose à voir avec l'irrésolution psychologique présente dans l'alternance, apparemment inévitable, entre l'intellectualisme et le subjectivisme, entre le rationalisme et l'empirisme?

Dans la filiation de Dilthey et de Bergson, Bally ne manque pas en effet de dénoncer «le caractère intellectualiste de la psychologie traditionnelle et même de toute la science jusqu'au XIXème siècle »45. Il veut faire entendre qu'ail n'y a pas dans le langage, où tout se fond dans une immense synthèse, deux systèmes distincts, l'un des valeurs logiques, l'autre des valeurs affectives». Seule, soutient-il, «une abstraction nécessaire à l'esprit peut tenir séparés ces deux ordres» et si ce travail d'abstraction se justifie entièrement - «il est à la base de toute recherche scientifique» -, «il n'est ni plus ni moins artificiel que la distinction faite en psychologie entre les aspects intellectuels et les aspects affectifs de la pensée, qui, dans la réalité, n'existent pas séparément.» 16. Aussi se défend il d'avoir jamais prétendu que «le langage affectif existât indépendamment du langage intellectuel, et que la stylistique étudiât le premier à l'exclusion du second»<sup>47</sup>. Tout au contraire, il sait devoir partir de l'un pour étudier l'autre, et ce sont leurs «rapports réciproques» qui l'inté-

Bally est avant tout un pédagogue, l'enseignement est pour lui une passion, et la plupart de ses exigences éthiques y trouvent leur origine. Il dénonce alors surtout «l'intellectualisme linguistique» dans l'enseignement, qui croit que «le langage est une opération purement intellectuelle<sup>48</sup>, mais il refuse de tomber dans le travers con-

traire du discours de l'affect.

Ainsi Bally n'a jamais négligé de répéter qu'il ne rejette ni l'un ni l'autre des aspects de la parole. Néanmoins, déjà à son époque, il est associé dans les journaux au mouvement anti-intellectualiste 49, qui a pour but de débouter la domination de la raison et de la logique. Bally a donc déjà échoué à maintenir les deux aspects. Il est facile maintenant de comprendre que lorsque l'emporte le structuralisme, Bally est évincé. Dès lors, un jour ou l'autre sa redécouverte risque d'être utilisée à son tour contre le pouvoir de la structure et de la raison dans la Le moment est, semble-t-il, venu; un retour à Charles Bally se profile. Des linguistes lui consacrent des études<sup>50</sup>, on cite des aspects de sa stylistique et de son travail de plus strict linguiste, une place parmi les théoriciens de l'énonciation lui est désormais réservée.

Les psychanalystes ne resteront pas en retrait. Le premier d'entre eux, André Green, a travaillé l'œuvre de Bally, depuis 1979 déjà<sup>51</sup> et, depuis cette date, il clame son importance pour les psychanalystes. Green engage cependant le «retour à Bally» dans une voie particulière: il s'est en effet forgé une conviction sur laquelle semble tourner l'essentiel de son argumentation. Dans la leçon inaugurale qu'il prononce en 1913 et qui a pour titre: «Ferdinand de Saussure et l'état actuel des études linguistiques», Bally trace le portrait de celui dont il est le successeur à l'Université: «Ferdinand de Saussure était un intellectualiste convaincu; son tempérament scientifique le poussait à chercher, et lui a fait trouver, ce qu'il y a dans toute langue, et dans le langage en général, de régulier, de géométrique, d'architectural; c'est pour s'être attaché aux aspects intellectuels de la langue qu'il a atteint de si brillants résultats. Pour lui la langue est l'œuvre de l'intelligence collective, c'est un organe intellectuel»<sup>52</sup>. Cette description vient après un historique des travaux linguistiques de Saussure et, l'on s'en doute, de nombreuses louanges lui sont adressées, mais le mot a été lâché: «il était un intellectualiste convaincu». Green le reprend et traduit: «la révolution saussurienne avait suscité une réaction anti-intellectualiste chez Bally »53; ailleurs il parle même d'une «protestation contre l'intellectualisme de son maître»<sup>54</sup>. La scène est en place, elle mettrait aux prises un disciple contre un Maître.

Green ne se préoccupe pas des rapports effectifs entre Bally et Saussure; il n'a sans doute pas eu l'occasion de lire le passage où Bally énonce sur le mode de la confession: «La rencontre de Ferdinand de Saussure a été le fait décisif qui a déterminé l'orientation de ma pensée. Si je n'avais pu puiser dans le trésor de sa vaste érudition, si je ne m'étais pas plié à la sévère discipline intellectuelle qu'il imposait à ses élèves par le prestige de son génie, je n'aurais jamais été qu'un linguiste dilettante »<sup>55</sup>. Green ne se pose pas non plus la question de savoir comment Saussure accueille la démarche théorique de son ami<sup>56</sup>.

Face à la science et à la rigueur qu'elle exige, les deux hommes ont au fond une position semblable: chacun, à sa manière, s'est heurté aux difficultés surgissant de la rencontre entre une attitude scientifique et une subjectivité. Saussure connaît des folies théoriques: lui, réputé intellectualiste, répond sans sourciller à une enquête sur les synopsis<sup>57</sup>; il participe à la recherche de Flournoy sur le sanscrit médiumnique d'Hélène Smith et se lance avec fougue et espoir dans l'étude des anagrammes. Quant à Bally, qu'on taxe d'anti-intellectualiste, il s'acharne à rester dans la science tout en poursuivant ce qui rend vivante la parole. L'un voit rejaillir le discours sur l'affect dans les bords de sa recherche, l'autre tente de l'y intégrer. Donc, de ce point de vue et là encore, il n'y a pas de fondamentale opposition entre les deux hommes dans leur conception de la scientificité.

Je ne crois donc pas que, d'une manière ou d'une autre, l'on puisse interpréter l'orientation prise par Bally comme participant de la protestation d'un fils contre l'intellectualisme d'un père. Bally s'en est souvent expliqué, son orientation se fonde historiquement sur des influences philosophiques, elle correspond à des nécessités psychiques, et est liée à sa position d'enseignant au Séminaire de français moderne. Il construit sa théorie en parallèle à celle de Saussure et non contre elle, et après la publication du *Gours de linguistique générale* en 1916, il l'intègre comme «linguistique de la parole» dans le cadre de la conceptualité saussurienne. Il n'y a surtout pas lieu de supposer une «protestation» de sa part, et si existe entre eux une rivalité inconsciente, elle ne se réduit pas à une réaction « anti-intellectualiste».

La nécessité de Green de céder à l'interprétation d'une relation conflictuelle entre les deux hommes est peut-être davantage liée à une polémique actuelle, celle qu'il livre à la conception lacanienne de la parole. En effet, Green fournit à peu près l'argumentation suivante: pour appréhender le problème de la parole dans la psychanalyse, Lacan s'est appuyé sur l'orientation formaliste inaugurée par Saussure. Or Bally avait déjà réagi à l'époque contre son Maître. Si Bally a raison, il en découle que Lacan a tort dans sa conjonction de Freud et Saussure. Freud aurait certainement penché pour Bally; ainsi les développements de Lacan, intellectualistes eux aussi, ont manqué, avec leur exclusion de l'affect, la position de

Bally véritablement freudienne. Dès lors, la redécouverte d'un Bally protestant contre son Maître, stigmatise la conception lacanienne de la parole qui n'en sort pas intacte.

Bally sert une nouvelle fois la cause «anti-intellectualiste». A soixante ans de distance, le débat ne s'est guère modifié, et le recours à l'histoire donne lieu à des filiations imaginaires. Je me contenterai ici de formuler une autre hypothèse: ce qu'avec acharnement Bally tente d'approcher avec les instruments qui sont les siens, rencontre bien au contraire ce que Lacan théorise lui d'un autre lieu à travers son concept de «lalangue». Malgré des différences majeures – il ne s'agit pas de chercher par exemple chez Bally les préoccupations lacaniennes autour d'un «sujet divisé» ou son écoute de l'inconscient dans la langue –, les deux hommes ont une même visée: restituer la part du sujet.

De plus, c'est grâce aux travaux de Lacan, Benveniste et Jean-Claude Milner qu'on peut aujourd'hui reprendre Bally sur le plan d'une autre dimension. Avant eux, le savant genevois apparaissait tel un fou de l'introspection, un philosophe de la vie du langage, un contemplateur de l'ineffable. Devenu une référence universitaire obligée, un objet d'apprentissage et de scolarisation, il secréta des rejets bénéfiques et poussa vers d'autres recherches. Aussi le temps de repos forcé que connut Bally n'est-il pas sans bénéfice puisque les développements de la psychanalyse et de la linguistique contribuent maintenant à lui assigner sa juste place: celle d'un linguiste qui, au début de ce siècle, se confronte au difficile problème de la subjectivité dans la parole.

#### RÉFÉRENCES

- <sup>1</sup> Gallimard, Paris, 1985.
- $^2\,\mathrm{Le}$  colloque était organisé par la Société d'histoire et d'épisté mologie des sciences du langage.
- <sup>3</sup> Réédition, Seuil, 1983. Introduction et commentaires de Marina Yaguello et Mireille Cifali.
- <sup>4</sup> D. Pachantoni, Science galante, Genève, 1915; voir Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 2, 1982, pp. 91-130 et 133-139.
- <sup>5</sup> C. Bally, *Précis de stylistique*, Eggimann, Genève, 1905, p. 183.

- <sup>6</sup> C. Bally, *Le langage et la vie*, Librairie Droz, Genève, rééd. 1965.
- <sup>7</sup> C. Bally, «L'arbitraire du signe», in *Le Français moderne*, Paris, 1940.
- 8 F. de Saussure, Cours de linguistique générale, Payot, Paris, 1ère éd. 1916.
- <sup>9</sup> Voir R. de Saussure, «Lettre à Charles Bally », in Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 5, Genève, 1985, pp. 145-149.
- <sup>10</sup> Bibliothèque publique et universitaire (B.P.U.), Genève, Ms fr 5149/1 f 82
  - <sup>11</sup> P.B.U., Genève, Ms fr 5149/1 f 90.
- 12 «Commission Linguistique pour l'Unification du vocabulaire psychanalytique français», in *Revue française de psychanalyse*, n° 1, Paris, 1er juillet 1927, p. 405.
- 13 C. Bally, «Langue et parole», in Journal de psychologie normale et pathologique n° 7, 1926, pp. 693-701; «Qu'est-ce qu'un signe?», ibid., 1939, pp. 161-174.
- <sup>14</sup> Voir Archives de psychologie, 1906-1907, p. 191; 1908-1909, p. 401; 1913, p. 188; 1929-1930, p. 92.
- 15 Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Ms fr 5148/13. Ce document est reproduit dans Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 5, 1985, pp. 134-135.
- <sup>16</sup> Par exemple, La stylistique et l'enseignement secondaire, Foyer Solidariste, Saint-Blaise, 1911; «La langue maternelle», in L'illustré (hebdomadaire romand), n° 19, 1937, pp. 586-587.
- 17 Par exemple Cl. Haroche et I. Michot-Vodoz, «Autour de 'Théorie du sujet' d'Alain Badiou», in *D.R.L.A.V.*, , n° 30, Paris VIII.,
- 1984.

  18 Voir Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 2, 1982, pp. 141-146; n° 3,
- 1983, pp. 147-170.

  19 Voir Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 5, pp. 145-146.
  - <sup>20</sup> R. de Saussure, in *Imago*, VIII, 1923, p. 508.
- <sup>21</sup> I. Fónagy, «Les bases pulsionnelles de la phonation. Les sons», in *Revue Française de psychanalyse*, 1970, pp. 101-136.
- <sup>22</sup> S. Spielrein, *Entre Freud et Jung*, Aubier-Montaigne, Paris, 1981, p. 342.
- <sup>23</sup> in Revue Internationale de Sociologie, n° 5-6, Paris, 1927, pp. 209-229.
- <sup>24</sup> Voir J. Médina, «Charles Bally: de Bergson à Saussure», in Langages, n° 77, mars 1985, pp. 95-104.
- <sup>25</sup> G. Redard, «Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure», in Cahiers Ferdinand de Saussure, n° 36, 1983, pp. 3-23.
  - <sup>26</sup> J. Médina, op. cit.
- <sup>27</sup> J. Damourette et E. Pichon, «La grammaire en tant que mode d'exploration de l'inconscient», in L'évolution psychiatrique, 1925, pp. 237-257.
- <sup>28</sup> in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1967, p. 15.
  - <sup>29</sup> ibid., p. 86 et p. 87.

<sup>30</sup> «La forme et le sens dans le langage», in *Problèmes de linguistique générale* 2, Gallimard, Paris, 1980, p. 217.

<sup>31</sup> R. Godel, «Souvenir de Bally», in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 36, 1982, p. 61. L'étude de R. Jakobson est tirée des *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963.

32 Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally, Georg, Genève,

33 R. Jakobson, Lettre à Charles Bally du 17 janvier 1931, B.P.U., Genève, Ms fr 5003 f 348.

34 C. Bally, «L'arbitraire du signe», in Le Français moderne, Paris,

juillet 1940, pp. 3-16.

35 «VIIIe Conférence des Psychanalystes de Langue Française», in Revue française de psychanalyse, 1933.

<sup>36</sup> L. Gautier, «Un ami parisien de Charles Bally», in Journal de Genèue, 26 nov. 1960.

<sup>37</sup> L. Gautier, «Le silence de Saussure», in *Journal de Genève*, 23 avril 1961.

38 A. Bally, Lettre à L. Gautier du 23 avril 1961, B.P.U., Genève, X 3107.

<sup>39</sup> Entretien sous le titre «Un grand linguiste genevois: le professeur Charles Bally», in *La Suisse littéraire*, 27 février 1934, B.P.U., Genève, X.3107.

40 Ibid.

<sup>41</sup> C. Bally, «Ferdinand de Saussure», in *La semaine littéraire*, Genève, 1er mars 1913.

42 C. Bally, «Maître et disciples», in *Journal de Genève*, 18 juillet 1908.

43 C. Bally, Notes de conférence, B.P.U., Genève, Ms fr 5148/2, p.

<sup>44</sup> C. Bally, «La contrainte sociale dans le langage», op. cit., p. 229.

45 C. Bally, Précis de stylistique, op. cit., p. 127.

46 C. Bally, Traité de stylistique française, op. cit., p. 259.

47 C. Bally, Le langage et la vie, op. cit., p. 114.

48 C. Bally, La stylistique et l'enseignement secondaire, op. cit., p. 10.

49 Voir C. Bourdeau, «Le langage affectif», in Feuilleton du journal des débats, Paris, 31 août 1910; A. Oltramare, «Le langage et la vie», in Journal de Genève, 30 juin 1913, B.P.U., Genève, X.3108.

<sup>50</sup> Par exemple, J.L. Chiss, « De la stylistique de Charles Bally : de la notion de 'sujet parlant' à la théorie de l'énonciation », in Langages, n°
77, 1985, pp. 85-94; Cahiers Ferdinand de Saussure, n° 36, 1983.

<sup>51</sup> A. Green, «Psychanalyse, langage, l'ancien et le nouveau», in *Critiques*, n° 381, Paris, février 1979, p. 127-150.

52 in Le langage et la vie, op. cit., p. 157.

<sup>53</sup> A. Green, «Le langage dans la psychanalyse», in *Langages*, Ed. Les Belles Lettres, Paris, 1984, p. 66.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>55</sup> C. Bally, B.P.U., Genève, Ms fr 5148/13, voir Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 5, 1985, p. 135.

<sup>56</sup> Voir F. de Saussure, «Lettre à Charles Bally du 3 juillet 1905 », in Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 5, pp. 143-144; «présentation», pp. 133-141.

 $^{57}$  F. de Saussure, «Réponse à une enquête sur l'audition colorée », in Le Bloc-Notes de la psychanalyse, n° 3, 1983, pp. 137-139.